

Charlotte Bastenier

Juno



Il pleuvait depuis le matin, les belles robes dentelées des poupées n'étaient plus que de vulgaires morceaux de chiffons humides et malodorants. Les nuages noirs s'étaient amassés si vite que les marchands n'avaient pas eu le temps de sauver tous leurs articles ; ils sauvaient, aveugles, ce qu'ils avaient de plus cher à vendre, abandonnant les choses réellement précieuses. Ces pauvres demoiselles de porcelaine perdaient leurs couleurs, leurs joues pâlissaient et leurs beaux yeux se noyaient dans les eaux glacées du ciel. Je les considérais d'un œil aussi gris que le

paysage qui nous environnait. Une brume commençait à se lever, nimbant les petits stands et les merveilles qu'ils présentaient. Maman me tenait la main d'un air absent, tandis que papa s'abritait sous son manteau noir ; il l'avait ôté et le tenait au-dessus de sa tête comme un parapluie.

– Je crois qu'on va être mouillés, dit maman en levant les yeux vers le ciel.

– Il n'y avait rien de bien à voir ici, de toute manière, s'enquit papa. Nous n'aurions même pas dû venir ! Allons-nous en maintenant, ajouta-t-il en se saisissant de ma main libre, m'entraînant à sa suite en même temps que maman.

C'est dommage, moi j'aimais bien cet endroit ; j'aurais tant voulu qu'ils m'achètent l'une de ces poupées, ou bien un service à thé en cristal, avec une adorable petite théière ; j'aurais su en prendre grand soin ; ou encore cette

boîte à musique que nous avions trouvée, quelques stands plus loin. La danseuse n'était plus en très bon état, mais elle accompagnait une mélodie si douce, tellement chargée en émotion, que mon cœur l'avait déjà adoptée. Alors que nous nous éloignions, je me dévissais le cou afin de lancer un dernier regard à tous ces trésors : j'aperçus alors une enfant, elle devait avoir le même âge que moi, à qui on infligeait les mêmes tortures qu'à moi. On lui faisait miroiter les beautés du monde pour finalement l'en priver. Elle me toisa un instant d'un drôle d'air, puis disparut derrière un bâtiment gris de poussière, comme un mirage en plein désert.

Je passais un doigt dans le col de ma chemise pour l'écarter de mon cou : j'avais l'impression de suffoquer.

– Où allons-nous, à présent ? demanda maman d'un ton las. Il faudrait

vite se décider ! Ma coiffure ne résistera pas longtemps à la pluie.

Elle lâcha ma main, et sortit de son sac à main un petit guide de tourisme. Papa se rapprocha et lut par-dessus son épaule. Ils désignèrent plusieurs lieux potentiellement intéressants pour notre culture, puis se ravisèrent plusieurs fois. Il fallait bien avouer, mes parents n'étaient que de grands insatisfaits de la vie : rien ne les intéressait jamais longtemps, n'était jamais vraiment digne d'eux ou de leur intérêt. Pas même leur propre enfant, car bien souvent ils m'oubliaient. Ils m'oubliaient tant que le jour où je m'étais perdue dans un magasin et que je m'étais rendue à la caisse pour les attendre ils ne m'avaient même pas reconnu. Chaque samedi, c'était la même histoire ! Ils cherchaient une activité quelconque, se mettaient d'accord pour finalement y renoncer,